

L’Histoire des Nez

Description

contesdefees.com

L’Histoire des Nez

À Dewitz, près de Prague, vivait autrefois un riche fermier excentrique qui avait une belle fille. Les étudiants de Prague, qui étaient alors au nombre de vingt-cinq mille, se promenaient souvent en direction de Dewitz, et plus d’un s’offrait à travailler à la ferme pour pousser la charrue dans l’espoir de devenir le gendre du fermier.

La première condition que ce paysan rusé imposait à chaque nouveau travailleur prétendant était la suivante : « Je te recrute pour un an, c’est-à-dire jusqu’à ce que le coucou annonce le retour du printemps; mais si, d’ici là, tu dis une seule fois que tu n’es pas satisfait, je te couperai le bout du nez. Je te donne le même droit sur moi », ajoutait-il en riant.

Et il faisait ce qu’il disait. Prague était pleine d’étudiants au nez recollé et de vilaines cicatrices, et les perdants devaient de plus supporter les mauvaises plaisanteries. Revenir de la ferme défiguré et ridiculisé suffisait à refroidir la passion la plus ardente.

Un jeune homme du nom de Coranda, un peu gauche mais calme, adroit et rusé, qualités considérées comme de bons atouts pour réussir, décida de tenter l’aventure. Le fermier l’accueillit avec sa bonne humeur habituelle et, une fois l’accord passé, l’envoya travailler au champ.

À l’heure du petit-déjeuner, les autres serviteurs furent appelés, mais l’on oublia Coranda. Au dîner, ce fut pareil. Coranda ne s’en inquiéta pas. Il se rendit à la maison, et tandis que la fermière nourrissait les poules, détacha un énorme jambon des poutres de la cuisine, prit un gros pain du placard, et retourna aux champs pour déjeuner et faire une sieste.

« Es-tu satisfait ? » s’écria le fermier en revenant le soir.

« Parfaitement satisfait », répondit Coranda; « j’ai dîné mieux que toi. »

À cet instant, la fermière arriva en criant que son jambon avait disparu. Coranda rit, et le fermier pâlit.

« Es-tu mécontent ? » demanda Coranda.

« Un jambon n'est qu'un jambon », répondit son maître. « Une telle bagatelle ne me dérange pas. » Mais après cela, il fit attention à ne plus laisser l'étudiant sans déjeuner.

Le dimanche arriva. Le fermier et sa femme montèrent dans la charrette pour aller à l'église, en disant à Coranda, « C'est à toi de préparer le repas. Coupe le morceau de viande que tu vois là, avec des oignons, carottes, poireaux, et persil, et fais-les bouillir ensemble dans la grande marmite sur le feu de la cuisine. »

« Très bien », répondit Coranda.

Il y avait un petit chien de compagnie à la ferme nommé Persil. Coranda le tua, le dépouilla, le coupa avec la viande et les légumes, et mit le tout à bouillir sur le feu de la cuisine. Quand la fermière retourna, elle appela son favori; mais hélas ! elle ne vit que la peau sanglante suspendue à la fenêtre.

« Qu'as-tu fait ? » demanda-t-elle à Coranda.

« Ce que tu m'as ordonné, maîtresse. J'ai fait bouillir la viande, les oignons, les carottes, le poireau, et le persil en prime. »

« Vil gredin ! » s'écria le fermier. « As-tu eu le cœur de tuer l'innocente créature qui était la joie de la maison ? »

« Es-tu mécontent ? » répliqua Coranda, sortant son couteau de sa poche.

« Je n'ai rien dit de tel », répliqua le fermier. « Un chien mort n'est rien qu'un chien mort. » Mais il soupira.

Quelques jours plus tard, le fermier et sa femme allèrent au marché. Craignant leur terrible serviteur, ils lui dirent, « Reste à la maison et fais exactement ce que tu vois les autres faire. »

« Très bien », dit Coranda.

Il y avait une vieille cabane dans la cour dont le toit tombait en morceaux. Les charpentiers vinrent la réparer et commencèrent, comme d'habitude, par démolir le toit. Coranda prit une échelle et monta sur le toit de la maison, qui était tout neuf. Tuiles, lattes, clous, tout y passa, éparpillés au vent. Quand le fermier revint, la maison était ouverte aux cieux.

« Gredin ! » dit-il, « quelle nouvelle astuce me joues-tu ? »

« J'ai obéi, maître », répondit Coranda. « Vous m'avez dit de faire exactement ce que je voyais les autres faire. Es-tu mécontent ? » Et il sortit son couteau.

« Satisfait ! Pourquoi ne le serais-je pas ? Quelques tuiles en plus ou en moins ne me ruineront pas. » Mais il soupira.

La nuit venue, le fermier et sa femme convinrent qu'il était grand temps de se débarrasser de ce démon incarné. Comme c'est toujours le cas avec les gens sensés, ils ne faisaient jamais rien sans consulter

leur fille, la coutume en Bohême étant de penser que les enfants ont toujours plus d'esprit que leurs parents.

« Père », dit Helen, « je vais me cacher dans le grand poirier tôt le matin, et chanter comme le coucou. Tu pourras dire à Coranda que l'année est écoulée puisque le coucou chante; paie-le et renvoie-le. »

Tôt le matin, le cri plaintif du coucou résonna dans les champs. Le fermier semblait surpris. « Eh bien, mon garçon, le printemps est arrivé », dit-il. « Entends-tu le coucou chanter là-bas ? Je vais te payer et nous nous séparerons en bons amis. »

« Un coucou ! » dit Coranda; « c'est un oiseau que j'ai toujours voulu voir. »

Il courut à l'arbre et le secoua de toutes ses forces, et voilà qu'une jeune fille tomba des branches, heureusement plus effrayée que blessée.

« Gredin ! » s'écria le fermier.

« Es-tu mécontent ? » dit Coranda, ouvrant son couteau.

« Misérable ! tu causes la chute de ma fille et crois que je devrais être satisfait ! Je suis furieux. Va-t'en, si tu ne veux pas mourir de ma main ! »

« Je partirai quand j'aurai coupé ton nez », dit Coranda. « J'ai respecté ma parole. Fais de même. »

« Arrête ! » cria le fermier, mettant sa main devant son visage. « Me permettras-tu de racheter mon nez ? »

« Cela dépend de ce que tu offres », dit Coranda.

« Prendras-tu dix moutons pour cela ? »

« Non. »

« Dix vaches ? »

« Non; je préfère te couper le nez. » Et il affila son couteau sur le seuil de la porte.

« Père », dit Helen, « la faute est mienne; il m'appartient de la réparer. Coranda, prendras-tu ma main au lieu du nez de mon père ? »

« Oui », répondit Coranda.

« Je pose une condition », dit la jeune fille. « Nous ferons le même marché; le premier de nous deux à n'être pas satisfait après le mariage aura le nez coupé par l'autre. »

« Bien », répondit Coranda. « J'aurais préféré la langue; mais cela viendra ensuite. »

Jamais un plus beau mariage ne fut vu à Prague, et jamais il n'y eut de ménage plus heureux. Coranda et la belle Helen étaient un couple modèle. On n'entendit jamais le mari ou la femme se plaindre l'un de l'autre; ils s'aimèrent à couteaux tirés mais toujours satisfaits et, grâce à leur ingéniosité, conservèrent

pendant de longues années à la fois leur amour et leurs nez.



date créée
02/01/2025
Auteur
cdf